

disais : « Madame, vous m'avez prévenue tout à l'heure qu'un homme vénérable, qui jouit de toute la confiance de M^{me} la comtesse Roland, ma protectrice, désirait causer avec moi. Cet homme est indigne de la confiance de sa maîtresse. »

— Ensuite, baronne ?

— « Il a sans doute quelque ténébreux et coupable intérêt à lui cacher que je suis Louisa Marchetti, car il sait que je m'appelle ainsi, et, au lieu de révéler ce secret à sa maîtresse, il veut la tromper, car il me propose de se taire moyennant condition. Pénétrée de reconnaissance pour les bontés de M^{me} la comtesse, je préfère y renoncer, me perdre moi-même par l'aveu que je fais, plutôt que de ne pas démasquer un misérable, d'autant plus dangereux pour ma bienfaitrice qu'elle a en lui une confiance aveugle. »

— Eh ! eh ! baronne, ce n'est pas mal. Je reconnais ta manière ; tu pourrais tirer encore parti de ton aveu en paraissant te sacrifier pour la comtesse, et l'intéresser ainsi à toi, quoi qu'il arrive. Oh ! tu es une femme de ressource ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais. Seulement, cette belle petite rouerie pêche par la base.

— Pourquoi ?

— D'abord, tu te perds.

— Mais je vous perds aussi.

— Non ; car je nie ce que tu dis.

— Si ; car, moi, je l'affirme.

— Toi ! une reprise de justice ! Toi ! la fausse baronne de Montglas ! on ne te croira pas.

— Erreur ! l'on me croira d'autant mieux que personne n'admettra que, pour le plaisir de mentir, je me livre moi-même comme Louisa Marchetti, au moment d'obtenir ma grâce sous le nom de Louise Beaulieu.

Le Corse se mordit les lèvres de rage.

A ce moment, l'inspectrice entra.

La physionomie des deux personnages changea comme par enchantement : celle de Louisa redevint candide et triste, celle de Pietri pleine de bonhomie.

— Monsieur, lui dit l'inspectrice en lui remettant un pli sous enveloppe, voici le mémoire à l'appui de la demande en grâce de notre pauvre prisonnière. Veuillez dire à M^{me} la comtesse que M. le directeur, ainsi qu'elle le verra d'ailleurs, a chaleureusement apostillé ce mémoire, et qu'il se joint à moi pour supplier M^{me} la comtesse d'user sans retard de tout son crédit en faveur de notre protégée.

— Soyez assurée, madame, répondit Pietri, que M^{me} la comtesse a pris trop à cœur cette affaire pour ne pas la mener à bonne fin...

— Ah ! madame, dit à l'inspectrice Louisa d'une voix émue, et en levant sur elle son regard angélique, l'on n'emporte jamais de prison que des souvenirs de honte et d'amertume, et moi, grâce à vous et aux personnes qui, ainsi

que monsieur, daignent porter tant d'intérêt à ma triste position, je n'emporterai d'ici que des souvenirs de vénération et de reconnaissance.

— Vous l'entendez, monsieur, reprit l'inspectrice ; vous avez causé avec elle, trouvez-vous quelque exagération dans tout le bien que je vous ai dit de notre prisonnière ?

Puis, souriant, elle ajouta :

— Vos profits ont dû être beaux, j'espère.

— Hélas ! madame, je suis si cupide, si insatiable, que j'oserais vous demander encore quelques minutes de profit. Cette chère enfant me racontait sa jeunesse, ses malheurs, et je ne puis vous dire avec quelle émotion je l'écoutais.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur. *Profitez, profitez* à votre aise, reprit obligeamment l'inspectrice. Causez avec Louise tant qu'il vous plaira ; elle aura ses profits à son tour, car l'entretien des personnes honorables est toujours précieux. Lorsque vous voudrez sortir, monsieur, vous vous adresserez au gardien, qui se trouve dans la pièce d'entrée, et qui attend Louisa pour la reconduire dans sa cellule.

L'inspectrice sortit.

Le Corse et Louisa restèrent de nouveau seuls.

VIII.

Pietri, resté seul avec Louisa Marchetti, lui dit :

— Ta menace de me perdre en te perdant avait un côté spécieux ; il m'a d'abord inquiété. Tu le vois... je suis franc... Mais toute réflexion faite, je n'ai rien à craindre de toi.

— Ah ! vous croyez ?

— Oui, baronne. Sais-tu pourquoi je ne révèle ni à l'inspectrice, ni à mon excellente maîtresse, que tu es Louisa Marchetti ?

— Pour quelque détestable motif. J'ai de l'expérience... Et rien qu'à votre air... je ne crois pas avoir rencontré un homme plus dangereux que vous. Je ne sais pourquoi j'aurais de la joie à vous perdre en me perdant... Vous le voyez, moi aussi je suis franche.

— C'est touchant, baronne, mais peu concluant, tu vas le voir.

— Voyons.

— Tu avertis, je suppose, l'inspectrice, que j'ai caché à ma maîtresse que tu étais Louisa Marchetti.

— Oui ; comment vous tirer de là ?

— En disant vrai, comme toujours.

— En disant vrai ?

— Tu vas le comprendre, baronne. Révéler à ma maîtresse qui tu es, lui prouver qu'elle a été dupe de son adorable bonté et de ton infernale hypocrisie... ça aurait été lui porter un coup trop cruel. C'est peut-être une faiblesse de ma part, ajouta Pietri en reprenant son accent de feinte bonhomie, mais je n'ai pas eu le

courage de causer une si pénible déception à ma digne maîtresse : telle est la vérité, telle je la dirais si tu étais assez folle pour te dénoncer toi-même... en croyant me perdre...

Louisa Marchetti se mordit les lèvres à son tour et reprit :

— C'est adroit !...

— Eh ! mon Dieu non ! reprit le Corse en redoublant de bonhomie ; ce n'est pas adroit, c'est tout simplement sincère. Va, crois-moi, pauvre enfant, le parti de la sincérité est toujours le meilleur à prendre.

— De sorte que vous ne me menacez plus ?

— Moi ! grand Dieu !

— Vous ne mettez plus de conditions à votre silence ?

— Si fait, si fait... chère bonne créature ! Il ne s'agit pas seulement de vous gracier, il faut encore s'occuper de votre avenir, l'assurer, ne pas vous exposer à retomber dans d'autres égarements, angélique personne ! Or, je vous l'avoue, malgré ma vive répugnance à désillusionner ma vénérable maîtresse sur votre compte, j'aurais, voyez-vous, ce courage, si méconnaissant vos propres intérêts, vous vous refusiez à accomplir certaines conditions que je dois, hélas ! vous imposer dans le seul but de vous préserver de nouveaux malheurs.

Louisa Marchetti, pendant que le Corse parlait ainsi, attachait sur lui un regard pénétrant ; elle lui dit après quelques instants de silence :

— Assurément vous êtes un scélérat !... Dieu me damne ! je crois valoir encore mieux que vous !

— Ah ! baronne... ce n'est pas modeste ce que vous dites là.

— Mais quel est donc ce démon ? ajouta Louisa, comme en se parlant à elle-même. D'où vient-il ? comment sait-il le secret de toute ma vie !... que veut-il de moi ?

— L'heure des confidences n'est pas encore venue, baronne... Mais, répondez-moi. Ta mère...

— Ma mère ! dit vivement la prisonnière en tressaillant.

— T'en souviens-tu, de ta mère ? reprit Pietri. Elle a bien souffert, n'est-ce pas ?

Une expression indéfinissable se peignit soudain sur les traits de Louisa ; étrange mélange de douleur, de haine et d'attendrissement ! Cette femme, endurcie par le vice, rompue au mensonge et à l'hypocrisie, était cette fois en proie à une émotion profonde. Elle ne pleura pas ; mais ses noirs sourcils se froncèrent, ses lèvres furent pendant un instant agitées d'un tremblement convulsif, et sa poitrine de marbre se souleva péniblement, oppressée par un poids douloureux.

— Tu ne réponds pas ? reprit le Corse ; et il ajouta avec un rire sinistre :

— Ah ! ah ! ah ! ta mère !... elle a dû mourir ivre de fureur, si elle a bu toutes les larmes de honte et de désespoir qu'elle a versées !

A cet horrible sarcasme, Louisa devint livide ; ses yeux déjà si grands s'agrandirent encore, de sorte qu'un cercle blanc se dessinait autour de ses noires prunelles : ses dents se serrèrent si convulsivement que l'on vit saillir les muscles de ses mâchoires ; son silence, sa physionomie redoutable, le regard fixe, terrible qu'elle jeta sur Pietri, en faisant lentement deux pas vers lui, furent si effrayants, que cet homme au cœur de bronze recula machinalement, mais pas assez vite, pour que la violente et robuste créature, bondissant soudain sur lui comme une panthère, ne le saisît à la gorge. Quoique belles et blanches, les deux mains de la prisonnière étreignirent si énergiquement le cou de Pietri, qu'il ne put prononcer un mot ni pousser un cri... Il suffoquait.

— Misérable lâche ! murmura Louisa Marchetti, oseras-tu encore te railler de ma mère et de ses souffrances ?

Le Corse, affaibli par l'âge et hors d'état de lutter avec la prisonnière, dont la colère doublait les forces, tâcha de répondre à la question qui lui était posée, en faisant un signe de tête négatif, car il avait le cou pris et serré comme dans un étou.

— Prends garde, dit Louisa en le repoussant loin d'elle avec un sombre dédain, je t'étrangle ou je te brise la tête à coups de chaise si tu oses encore prononcer le nom de ma mère !

Et pendant que Pietri, à demi suffoqué, reprenait en trébuchant son équilibre et rajustait sa cravate, Louisa se laissa tomber avec accablement sur une chaise, cacha sa figure entre ses mains, et quelques larmes... de vraies larmes cette fois, mouillèrent ses yeux enflammés de courroux.

Le Corse, revenu de son premier étourdissement, causé par la brusque attaque de la prisonnière, ne parut pas irrité ; loin de là : une sorte de satisfaction sinistre se lut sur son visage, et, se rapprochant de la jeune femme, il lui dit, toujours impassible et sardonique :

— Louisa... tu as failli m'étrangler... Je te sais gré, non de l'acte, mais du motif... Mes paroles te semblent étranges... Bientôt peut-être tu les comprendras.

La prisonnière, absorbée dans de sombres pensées, ne répondit rien. Voulant apaiser Louisa, non par compassion (il était un de ces monomanes de haine et de vengeance aussi insensibles aux larmes que le serait un roc), mais pour la réussite de ses projets, le Corse lui dit :

— Allons, ma fille, ne me crois pas si diable que j'en ai l'air... Je plaisantais. Au fond, je n'ai voulu insulter ni aux souffrances de ta mère ni aux tiennes... car, avant d'arriver où tu en es, à une condamnation pour meurtre, tu as dû beaucoup souffrir... Tu n'étais sans doute pas née mauvaise... mais que veux-tu ? la misère, le vice où l'on t'a jetée presque enfant, plus tard la vie de prison et de bohème à la-

quelle sont vouées tes pareilles... tout cela, ma fille, n'est pas absolument fait pour vous donner des habitudes de rosière et des prétentions au prix de vertu.

Louisa Marchetti avait gardé le silence, tenant toujours sa figure entre ses deux mains. Aux dernières paroles de Pietri, elle releva la tête; ses traits n'exprimaient plus ni douleur ni colère; elle avait un instant senti se réveiller en elle ce sentiment presque toujours vivace, même au fond des âmes les plus criminelles: — l'amour filial. L'indignation causée chez cette jeune femme par les sarcasmes de Pietri, s'apaisa après avoir éclaté avec furie. Aussi, pendant le reste de l'entretien, ses traits reprirent le caractère d'effrayant endurcissement qui leur était habituel lorsqu'elle déposait son masque d'hypocrisie.

Louisa, partant alors d'un éclat de rire sardonique, dit au Corse:

— Tu veux, n'est-ce pas, me faire jouer encore une scène d'ange déchu? m'entendre larmoyer comme quoi: sans la fatalité qui s'est appesantie sur moi depuis ma naissance, ajouta-t-elle avec ironie et d'un ton mélodramatique, je serais à cette heure *sœur du pot* ou le modèle des mères de famille!... Allons donc, vieux damné! tu rirais trop!...

— Non, baronne, non; si la farce était bien jouée, j'applaudirais.

— Soit, mais moi, j'ai mes caprices, comme les grandes comédiennes: aujourd'hui, je n'ai pas envie de jouer ce rôle-là. Résumons-nous; vous êtes mon maître en scélératesse; folle je serais de lutter contre vous; mon secret est à vous; pour que vous ne le trahissiez pas, que faut-il faire? Ordonnez, j'obéirai.

— A la bonne heure! voilà parler, ma fille; écoute donc mes conditions.

— Quelles sont-elles?

— Tu dois avoir... un extrait de naissance?

— Oui.

— Où est-il?

— En sûreté avec d'autres papiers.

— Je comprends... saisi sur toi, cet acte prouverait ton identité.

— Evidemment.

— Eh bien! cet acte de naissance, il me le faut...

— Qu'en voulez-vous faire?

— Tu es trop curieuse, baronne... il me faut cet acte sans explication ni condition.

— Cet acte se trouve chez mon ancien associé de Bordeaux.

— Ah! oui, Saint-Lambert... ton ancien amant.

— Saint-Lambert? il n'a jamais été mon amant.

— Lucrèce, va!

— Pourquoi mentirais-je?

— Au fait... c'est vrai... Cependant, ce conseiller intime?

Louisa haussa les épaules, et reprit:

— Un associé ou un conseiller, s'il est amoureux, conseille mal: il devient jaloux, tracassier, et, comme l'amour ne dure pas, le dépit, souvent la haine, lui succèdent; alors, tôt ou tard, les plus graves intérêts se trouvent compromis.

— Tu es une femme de tête. Ainsi, vraiment, le Lambert, te voyant si belle, a accepté cette association platonique?

— Saint-Lambert est un homme d'esprit et d'affaires: il m'a comprise.

— Cela me donne une haute opinion de ce garçon. Et où le trouverai-je?

— Vous connaissez la rue de Marivaux?

— Oui.

— Il y a dans cette rue un estaminet.

— Celui de la *Grosse pipe*.

— Vous y allez donc?

— Une fois je m'y suis rendu pour acheter une loge des Italiens à des revendeurs de billets.

— C'est cela même; alors vous aurez vu St-Lambert.

— Comment! il serait un de ces négocians en coupons de loge?

— Il est leur syndic.

— Tu mens, baronne; le syndic de ces industriels est un certain Morisset, dit *Alcide*, professeur de bâton, de boxe française et autres exercices; j'ai eu par hasard ces détails à l'estaminet de la *Grosse pipe*, pendant que ces messieurs les négocians étaient allés chercher le coupon de loge chez un confrère.

— Morisset dit *Alcide* ou Saint-Lambert, c'est tout un. Mais ses camarades l'ignorent, car ces gens sont honnêtes, et ils n'auraient pas voulu pour syndic un homme tel que mon ancien associé.

— Comment, baronne, ce Saint-Lambert autrefois si brillant...

— Et moi donc!... n'ai-je pas été brillante aussi? La chance tourne, on tourne avec la roue de fortune, en tâchant seulement de n'être pas écrasée.

— Je m'incline, baronne, devant ta philosophie; mais comment prouverai-je à Saint-Lambert que je suis autorisé par toi à demander ton acte de naissance?

— Avez-vous un portefeuille, un crayon?

— Voici, dit Pietri en tirant ces objets de sa poche et en détachant un feuillet du carnet.

Louisa prit ce papier et dit, tout en écrivant:

— Deux mots de moi à Saint-Lambert. Il connaît mon écriture; vous lui direz que vous m'avez vue, moi Louisa Marchetti; il comprendra à demi-mot. Cependant, ajouta la prisonnière en s'interrompant d'écrire, cependant...

— A quoi réfléchis-tu?

— Je ne m'abuse pas: mon sort est entre

vos mains; il tient d'abord à la remise de cet acte de naissance.

— Première condition indispensable.

— Je songe qu'il pourrait arriver que Saint-Lambert, par excès de prudence ou par d'autres motifs que je sais, vous refusât cet acte.

— Alors, notre trêve est rompue, je te dénonce.

— Ecoutez-moi donc! je peux vous donner, en cas de refus de Saint-Lambert, le moyen de lui forcer la main... Après tout, qu'il s'arrange! Ma liberté avant tout.

— Parbleu!... et ce moyen?

— C'est de vous dire son véritable nom.

— Comment! son nom? mais je le sais, c'est Saint-Lambert.

— Saint-Lambert n'est pas plus son nom que celui de Louise Beaulieu et de baronne de Montglas ne sont les miens.

— Ah! il ne s'appelle ni Saint-Lambert ni Morisset! Il a donc comme toi, ma fille, un intérêt, judiciaire sans doute, à cacher son vrai nom? Quelle similitude, quelle sympathie dans vos destinées! Pauvres enfans! vous étiez nés l'un pour l'autre. Et c'enom de Saint-Lambert qui est son vrai nom cette fois?

— Il s'appelle *Delmare*.

A cette révélation, Pietri bondit, si cela se peut dire, sur lui-même; il pâlit, rougit tour-à-tour; une sorte de vertige s'empara de lui; il leva au ciel ses mains tremblantes, sans prononcer une parole; la sueur coulait de son front; ses traits enfin révélèrent une joie tellement profonde, inattendue et féroce, que Louisa, stupéfaite de ce silence et de cette étrange émotion, s'écria:

— Qu'avez-vous? qu'avez-vous donc?

— Ah! reprit le Corse en proie à une sorte de délire et attachant ses yeux ardents sur la prisonnière, ah! cela serait trop beau! Non, c'est impossible, il ne s'appelle pas *Delmare*... tu me flattes!

— Moi, je vous flatte?

Puis, passant ses deux mains sur son front, comme s'il eût été frappé d'une idée subite, le Corse s'écria d'un ton interrogatif presque suppliant:

— Louisa: avoué que cet homme a été ton amant.

— Je vous ai dit que non.

— Louisa, je t'en conjure, dis la vérité: cet homme a été ton amant?

— Non, non, cent fois non!

— Tu mens! s'écria le Corse, effrayant et saisissant violemment la prisonnière par le bras, tu mens, malheureuse!

— Vous êtes fou!

— Si tu ne m'avoues pas cela, je te dénonce!

— Comme vous voudrez. En ce cas, je vous dirai oui. Qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Mais cela me fait, à moi! Mais je donnerais pour cela, vois-tu, là, presque tous les

jours qui me restent à vivre!... Louisa, je t'en supplie à mains jointes, dis-moi la vérité; non pas une vérité de complaisance, arrachée par la peur, mais la vérité vraie; Louisa, et il joignit les mains avec force, la vérité! la vérité!

— Je vous l'ai dite. Saint-Lambert n'a jamais été mon amant.

— Tu dis cela... mais...

— Voulez-vous que je mente! je mentirai...

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! murmura le Corse d'une voix désespérée, tandis que ses yeux se remplirent de larmes brûlantes. Ni le général ni lui, ni le père ni le frère... lorsque tout semblait devoir...

Et, s'interrompant, il ajouta avec une secrète et involontaire épouvante: Il faut donc qu'il y ait un Dieu qui n'ait pas voulu cela!

Puis ce monstre, assailli d'une autre appréhension, ajouta en frémissant:

— Mais ce nom de *Delmare* est un nom que portent beaucoup de personnes... Si ce n'était pas mon *Delmare* à moi!... Si je perdais l'instrument qu'un hasard vengeur vient de mettre entre mes mains, et dont je pourrais encore tirer un si grand parti!

Et s'adressant à Louisa d'une voix saccadée:

— Son âge?

— A qui?

— A ce *Delmare*?

— Vingt-sept à vingt-huit ans.

— Quant à l'âge, ce serait cela, dit le Corse en réfléchissant. Et sa famille?

— Tout ce que j'en sais, c'est qu'il a été orphelin de bonne heure.

— Ce doit être lui pourtant! Mais son père, comment est-il mort?

— Je n'en sais rien. Jamais Saint-Lambert ne m'a parlé que très vaguement de sa famille.

— Louisa, je te quitte, reprit le Corse en proie à une indicible anxiété. Ton intérêt me répond de ta discrétion. Les autres conditions que je mets à ta grâce, tu les sauras. Demain je reviendrai ici, et si mon désir ne me trompe pas, ces conditions, tu les accepteras avec joie... avec joie, entends-tu, Louisa!... oui, avec une joie féroce, car il s'agira de venger ta mère!

Ces derniers mots, le Corse les jeta pour ainsi dire à Louisa, en quittant précipitamment le parloir pour se rendre à l'estaminet de la rue de Marivaux.

IX.

L'estaminet de la *Grosse-Pipe*, situé vers le milieu de la rue de *Marivaux*, avait au dehors une physionomie assez douteuse: les carreaux, intérieurement enduits de blanc d'Espagne, empêchaient les regards curieux de pénétrer dans l'intérieur de l'établissement; une énorme pipe en plâtre, située au-dessus de la porte, servait d'enseigne.

A peu près à l'heure à laquelle Pietri sortait de la prison de *Saint-Lazare*, un conciliabule animé se tenait dans un cabinet au fond de l'estaminet, cabinet spécialement réservé aux courtiers de billets de spectacle et de coupons de loge, dont nous avons parlé.

Un bol de vin chaud venait d'être placé, fumant encore, sur une petite table, par un des garçons ; les huit ou dix hommes réunis dans le cabinet s'attablèrent autour de ce bol.

L'un d'entre eux semblait jouir d'une sorte d'influence sur ses compagnons ; c'était un homme de quarante ans environ, d'une figure intelligente et résolue ; il se nommait *Duraton*.

— Il est bien entendu, dit-il au garçon, que si *Morisset* vient et qu'il nous demande, vous lui direz que nul de nous n'est encore arrivé.

— Oui, monsieur *Duraton*, répondit le garçon.

Et il sortit.

Duraton servit aux assistans une tournée de vin chaud, et aussitôt après le départ du garçon, l'entretien suivant commença :

DURATON, d'une voix solennelle.

Mes bons vieux ! je vais vous dire pourquoi je vous ai convoqués ce matin, et aussi pourquoi j'ai recommandé au garçon, dans le cas où *Morisset* viendrait à l'estaminet pendant que nous allons causer, de dire à notre *syndic* qu'aucun de nous n'était encore arrivé.

UN DES BUVEURS DE VIN CHAUD.

A la bonne heure ! Mais si *Morisset* s'aperçoit qu'on lui a monté une couleur, il se vexera, et comme il n'est pas caressant du tout quand il est vexé, je crains...

DURATON.

De quoi ! de quoi ! Que crains-tu ? Est-ce que par hasard *Morisset* serait notre despote, notre pacha, parce que nous l'avons choisi pour notre *syndic* ? S'il se vexe, eh bien ! il se dévexera, voilà tout !

PLUSIEURS BUVEURS.

Tiens, vrai, parbleu ! Faut-il pas prendre des mitaines !

AUTRE BUVEUR.

D'autant plus que depuis quelque temps *Morisset* prend des airs d'empereur de toutes les *Russies*, qui sont très drôles, parole d'honneur !

AUTRE BUVEUR.

Et j'ai remarqué qu'il prend surtout ces airs-là quand on lui demande des comptes.

DURATON.

C'est justement de cela, mes bons vieux, que je veux vous entretenir, et d'autres choses encore. Vous savez pourquoi vous avez choisi *Morisset* pour *syndic*. Il nous avait été présenté par *Jolibois*, qui nous répondait de lui. Nous l'avons vu à l'œuvre ; il a un bagou d'enfer, il est très bel homme, il a de superbes manières,

et quand il faut aller chez les locataires des loges d'*Opéra* ou des *Italiens*, qui désirent céder leurs coupons, faut être juste, *Morisset* représente très bien ; il les entortille et fait crânement nos affaires... C'est une justice à lui rendre.

UN BUVEUR.

Morisset est aussi très fort pour aller dans les beaux hôtels garnis proposer des stalles d'*Opéra* aux *milords* ou aux riches jobards de province pour des représentations soi disant extraordinaires... Quelles histoires atroces il leur fait avaler !...

AUTRE BUVEUR.

Vous rappelez-vous ce gros Anglais qui *Morisset* a fait payer une stalle d'*Opéra* quarante francs, sous le prétexte que *Fanny Ellsler* en avait parié cent mille avec l'ambassadeur du Grand-Turc qu'à cette représentation-là elle danserait sans maillot ?

AUTRE BUVEUR.

Et ce beau-fils de province à qui *Morisset* a vendu une stalle des *Italiens* cinquante francs, en lui disant que cette stalle était au bas de la loge d'une duchesse très passionnée qui s'enflammait comme l'amadou, et que mon jobard pouvait être sûr de donner dans l'œil à la duchesse en prenant cette stalle et en ayant soin de se faire friser à la *Buridan*, de porter une cravate jonquille et beaucoup d'eau de lavande dans son mouchoir ?

AUTRE BUVEUR.

Et qui est-ce que mon jobard de provincial a vu entrer à la place de cette gaillarde de duchesse ? Ce vieux Persan qui ressemble à un citron ridé, coiffé d'un bonnet de peau de mouton noir.

DURATON.

Mes vieux, je vous le répète, je rends un pieux hommage au bagou de *Morisset* ; tout ça c'est du commerce ; c'est comme les marchands de bric-à-brac, qui vous vendraient, si vous y teniez, la culotte du roi *Dagobert*, ou qui vous passent de vieilles croûtes pour de superbes *Raphaëls*. Tant pis pour les simples ! Nous ne forçons pas de prendre nos coupons de loge. Seulement nous parons notre marchandise le mieux possible ; il n'y a pas de mal à cela.

PLUSIEURS VOIX.

Parbleu, nous faisons comme tant d'autres, donc !

DURATON.

Nous sommes dans notre droit ; mais pour nous, mes pauvres vieux, comme pour tous les braves garçons, un filou est un filou, un voleur est un voleur, n'est-ce pas ?

PLUSIEURS BUVEURS.

C'est connu ! nous ne mangeons pas de ce pain-là, nous autres !...

DURATON.

Jamais ! C'est pour cela que si le *syndic* que nous avons choisi était, par exemple, une franche canaille, d'aucuns pourraient juger de nous par lui, et dire : « S'il a été élu *syndic*, c'est qu'il est le plus canaille de la bande. » Est-ce vrai ?

UN BUVEUR.

Ah ça, est-ce que c'est pour *Morisset* que tu dis cela, *Duraton* ?

DURATON.

Mes pauvres vieux, je crains bien que oui...

UN BUVEUR.

Ah bah !

AUTRE BUVEUR.

Comment, tu crois que *Morisset* est un filou, un voleur ?

AUTRE BUVEUR.

Sans le taxer aussi haut, je dois dire que l'autre soir je lui ai demandé compte de la recette du jour, ce à quoi il m'a répondu par ces chiffres peu satisfaisants : « Quand tu voudras, mon petit, je suis ton homme à l'épée, au chausson. »

UN BUVEUR.

Le fait est que, parce que *Morisset* prétend qu'il est professeur de savate à l'école polytechnique, et qu'il a été reçu prévôt d'armes par le *bourreau des crânes*, il vous provoque pour un rien. Mais qu'est-ce que tu sais donc sur lui, *Duraton* ?

DURATON.

D'abord, mes vieux, il paraîtrait qu'il ne s'appelle pas *Morisset*...

PLUSIEURS BUVEURS.

Tiens, tiens, tiens ! vraiment ! pourquoi donc cache-t-il son nom, alors ?

DURATON.

Voilà ! Or, vous m'avouerez qu'un particulier qui est obligé de cacher son vrai nom ne doit pas sortir d'une vie d'une très grande propriété ni d'une entière blancheur.

UN BUVEUR.

C'est vrai. Et quel est donc le nom de *Morisset* ?

DURATON.

On m'a affirmé qu'il s'appelait *M. de Saint-Lambert*.

UN BUVEUR.

Fichtre !... un noble !

AUTRE BUVEUR.

Ça expliquerait ses belles manières. Mais comment as-tu découvert le pot aux roses, *Duraton* ?

DURATON.

Vous savez qu'il y a trois jours, lorsqu'on a joué ici la dernière queue d'honneur, *Justin*, le sous-chef de claqué de l'*Opéra*, nous a amené un de ses amis de Bordeaux.

UN BUVEUR.

Ah ! oui, un Bordelais, un noireau qui gassécônne.

DURATON.

C'est ça même. Or, *Morisset*, de première force au billard, a gagné cette queue d'honneur, qu'il a même manqué de casser sur la boule d'un respectable vieillard faisant partie de la galerie, parce qu'il avait dit son avis sur un carambolage douteux. Pendant la partie, je voyais le Bordelais regarder, dévisager *Morisset*, tant et si bien que je dis à *Justin* : « Engage ton ami à ne pas ainsi dévisager notre *syndic* : il n'est pas endurant ; ça pourrait causer du bruit. » Ce matin, *Justin* vient me voir et me dit : « Je viens te rendre service, à toi et aux amis. Sais-tu pourquoi ce Bordelais que j'ai amené ici avant-hier soir, regardait toujours votre *syndic* ? Non. C'est qu'il croyait le reconnaître, et il l'a en effet reconnu pour un certain *M. Saint-Lambert*, qu'il a vu à Bordeaux, où il tenait un *biribi* de la haute société, avec une baronne de hasard, belle comme un ange, et coquine finie. Or, ils ont tant filouté et volé au jeu, qu'un soir la police a fait une descente dans le *biribi* ; la baronne a été pincée, mais le *Saint-Lambert* a pu filer. »

PLUSIEURS BUVEURS.

Notre *syndic* est alors tout bonnement un escroc ?

DURATON.

Minute, mes pauvres vieux ! s'il n'était que cela... ce serait déjà très gentil, n'est-ce pas ? mais je crains qu'il ne soit mieux gradé encore.

UN BUVEUR.

C'est donc un vrai voleur ? Merci du *syndic* !

DURATON.

Le Bordelais a dit à *Justin* que lorsque *Saint-Lambert* avait échappé à la police de Bordeaux, il était recherché pour un crime de faux, commis il y avait plusieurs années, sous un autre nom que celui de *Saint-Lambert*.

UN BUVEUR.

Ah ça, ce brigand-là a donc autant de noms que le calendrier !

AUTRES BUVEURS.

Un voleur ! un faussaire, notre *syndic* !... un repris de justice !... Mais il faut le dégommer, et plus vite que ça !

AUTRE VOIX.

Ce serait nous déshonorer que de le garder parmi nous !

DURATON.

C'est pour cela, mes bons vieux, que je vous ai donné rendez-vous ce matin. D'abord, ce n'est déjà pas d'aujourd'hui que nous nous sommes aperçus que *Saint-Lambert*, dit *Morisset*, nous carottait.

UN BUVEUR.

Parbleu ! depuis quelque temps, il nous renvoie toujours aux calendes grecques, quand on lui demande de mettre comme nous son gain à la masse, pour la partager ensuite entre tous, selon nos conventions.

PLUSIEURS BUVEURS.

C'est un brigand ! C'est jugé. Il faut lui défendre de remettre les pieds à l'estaminet.

DURATON.

Minute, mes bons vieux ! il ne faut pourtant pas condamner les gens sans les entendre. Le Bordelais affirme que Morisset est une franche canaille ; ce garçon n'a aucun intérêt à mentir, c'est vrai, mais enfin il peut se tromper.

UNE VOIX.

A la rigueur, ça peut être.

DURATON.

Voilà donc quel serait mon avis, mes bons vieux : Morisset va venir ici comme à l'ordinaire, prendre son absinthe, et faire sa partie de billard, avant dîner ; faisons le appeler ici, demandons-lui d'abord nos comptes sans tergiverser, et puis nous lui dirons : « Morisset, on nous a raconté telle et telle chose de toi ; si ces choses sont vraies, tu vas nous faire l'amitié de laisser là ton syndicat et de ne plus remettre les pieds dans notre estaminet ; nous te le défendons. Si, au contraire, ce qu'on te reproche est faux... »

UN BUVEUR.

Parbleu !... il dira que c'est faux...

DURATON.

Minute, mes bons vieux, minute ! Vous sentez bien que nous serions simples comme des jobards qui achètent des places de *vingt septième tabouret* dans le couloir des *troisièmes* pour une représentation à bénéfice, si nous nous contentions de la parole de Morisset. Oh ! oh ! pas si *actionnaire* ! j'ai prévu le coup de temps.

UN BUVEUR.

Et comment feras-tu ? Car enfin si Morisset nie la chose...

DURATON.

S'il nie la chose, je lui dirai : « Morisset, tu prétends, n'est-ce pas, que tu n'as rien sur la conscience, que tu t'es toujours appelé Morisset ? eh bien ! moi, je vais te donner un moyen bien simple de nous convaincre et de faire taire les mauvaises langues... »

A ce moment, le garçon qui a servi le bol de vin chaud entre précipitamment et l'air affairé.

DURATON, au garçon.

Eh bien ! Armand, qu'est-ce qu'il y a ?

LE GARÇON.

Messieurs... ah ! messieurs !... c'est M. Mo-

risset !... il vient d'entrer dans l'estaminet !... Ah ! messieurs !

DURATON.

Achievez donc ! vous avez l'air tout ahuri !

LE GARÇON.

C'est que M. Morisset...

DURATON.

Eh bien ! M. Morisset ?

LE GARÇON.

D'abord il a l'air très lancé... vous savez ? il a son chapeau en arrière, et il fait le grand moulinet avec sa canne.

UN BUVEUR.

Oh ! alors, s'il fait le grand moulinet... ça y est, Morisset est paf !

LE GARÇON.

Si paf ! qu'en moulinant il a quasi enlevé la planche d'un journal qu'un vieux monsieur à cheveux blancs lisait à une table, là, tout près, derrière la porte vitrée du cabinet où vous êtes. Mon bourgeois ayant prié très honnêtement M. Morisset de faire attention, M. Morisset l'a envoyé à tous les diables ; car, en outre qu'il est paf ! il a l'air de jouir d'une humeur de dogue pour le quart d'heure.

DURATON.

Après ? Est-ce que vous avez peur qu'il ne vous mange, et nous aussi ?

LE GARÇON.

Non, messieurs, mais...

Le garçon ne put achever, car l'on entendit au dehors du cabinet le bruit d'une altercation assez violente, et presque au même instant une voix enrouée qui disait :

— Je veux voir, moi, s'il est vrai que les amis ne sont pas là !

Et la porte s'étant brusquement ouverte, Delmare, dit Saint-Lambert, dit Morisset, entra dans le cabinet où ses camarades se trouvaient alors réunis.

X.

Adalbert Delmare (rendons-lui son véritable nom) avait alors environ vingt-sept ans, car vingt-deux ans s'étaient passés depuis que le délicieux enfant à figure rose et à cheveux blonds avait un jour, sur le boulevard de Gand, attiré par la gentillesse de son babil l'attention de M^{me} de Bourgneuil et de son mari.

Vingt-deux ans s'étaient passés, et l'innocent enfant, élevé dans le luxe, choyé, gâté, idolâtré par sa mère et par M. Delmare, était devenu, après des traverses sans nombre, syndic des marchands de billets de spectacle, et allait sans doute, en raison de ses déplorables antécédents, être expulsé de cette *société commerciale*.

Les traits de Delmare, qui offraient une res-

semblance remarquable avec ceux du général Roland, étaient beaux, mais déjà flétris par les excès. Le vice, la débauche, les avaient marqués de leur empreinte ineffaçable. Vêtu avec une sorte d'élégance, grand et svelte, robuste et intrépide, son attitude provocante disait assez qu'il avait conscience de sa force et de son adresse dans les exercices du corps, où il excellait. Souvent à bout de ressources, il avait profité de sa supériorité de gladiateur pour gagner quelque argent. Tout dans cet homme offrait le type affligeant de cette lente et successive dégradation morale et physique qui altère l'âme comme le corps. Ses yeux rongis, ses joues plombées, et surtout sa bouche aux coins abaissés et à la lèvre inférieure un peu tombante, donnaient à ses traits, primitivement beaux et distingués, une expression basse et cynique. Sa voix, autrefois douce et mâle, était devenue rauque et enrouée par l'abus des liqueurs fortes.

Lorsque Delmare entra dans le cabinet où se trouvaient réunis ses associés, il avait son chapeau sur la tête, une main dans la poche de son vaste pantalon plissé, et de son autre main il traînait sur ses talons une lourde canne plombée.

Le garçon de l'estaminet et son patron, peu soucieux d'assister à la scène qui allait se passer entre les habitués et leur syndic, se retirèrent et fermèrent la porte, de peur que le bruit probable d'une discussion orageuse n'arrivât aux oreilles des autres consommateurs de l'établissement.

Delmare était trop fin, trop pénétrant, pour ne pas remarquer, malgré son état de demi-ivresse, que sa présence inattendue embarrassait et intimidait ses associés. Leurs figures révélaient une malveillance contenue. Duraton seul, calme, résolu, semblait très décidé à ne pas se laisser imposer par les habitudes autocratiques du syndic ; aussi une sorte d'accord tacite et unanime parmi les associés laissa la question se poser et se débattre entre Delmare et Duraton.

Après un moment de silence, Delmare, voyant sur la table le bol de vin chaud non complètement épuisé, déposa son cigare, se servit lui-même un verre de ce breuvage et le but lentement au milieu du glacial et profond silence de ses associés. Après quoi, faisant claquer sa langue contre son palais, il reprit son cigare, dont il aspira plusieurs fois vivement la fumée afin de le raviver.

— Il paraît, lui dit Duraton, que tu trouves notre vin bon ?

— Pas mauvais !... mais ce que je trouve mauvais, et très mauvais, reprit Delmare en promenant sur la réunion un regard menaçant, c'est qu'on me fasse dire par le garçon qu'il n'y a personne ici, lorsque vous y êtes tous.

— Comme la volonté de tous est supérieure

à la volonté d'un seul, dit froidement Duraton, il nous a plu de nous réunir sans toi...

— Ah bah ! reprit Delmare en éclatant de rire. Il paraît que nous donnons dans la réforme électorale, et que nous ne respectons plus l'autorité ?...

— Si l'autorité ne nous va plus, dit Duraton, pourquoi pas la démolir !

— Une insurrection... contre votre syndic ? reprit Delmare en redoublant d'hilarité ; c'est drôle !

— Drôle ? dit Duraton ; peut-être.

— Ah ça ! reprit Delmare avec un dédaigneux ricanement, faudra donc que j'appelle à moi *ma garde municipale* ?

— Comprends pas, fit Duraton.

— Comprends-tu ? fit Delmare en mettant sa grosse canne sur la table.

Un frémissement d'indignation courut parmi les associés ; les plus timides même étaient prêts à se rebeller contre cette insolente menace ; mais Duraton, les calmant du regard et du geste, continua :

— Tu sens bien, mon bonhomme, que nous ne sommes pas des cadets à se laisser mener au bâton ; nous t'avons choisi pour syndic, mais nous pouvons te dégommer quand ça nous plaira.

— Vraiment ?... Eh bien ! essayez !

— Ainsi, tu resterais notre syndic malgré nous ?

— Pardieu !

— Tu es fou !

— Ecoutez-moi, dit Delmare d'une voix lente et les sourcils froncés, je déclare ici que celui que vous auriez le malheur de nommer syndic à ma place, et qui aurait le front d'accepter, aurait affaire à moi !... et rudement !... et crânement ! Avis aux amateurs, s'il y en a, et je ne le crois pas.

— Très bien, mon bonhomme, tu nous fais figer la moelle des os, rien qu'en nous regardant ; tu nous mangeras tout crus, à la croque-au-sel, c'est entendu, reprit Duraton. Mais d'abord veux-tu, une dernière fois, oui ou non, nous rendre nos comptes ? Tu dois avoir en caisse, sans parler de tes bénéfices à toi, dont nous ne voyons pas un sou depuis un mois, tu dois avoir 670 francs. Où sont-ils ?

— Curieux, va !...

— Il ne s'agit pas de plaisanter. Où est notre argent ?

— J'ai employé les fonds à l'achat d'un immeuble pour la société, répondit Delmare en raillant ; une occasion magnifique, une maison dans la rue de la Paix, qui rapporte cinquante mille francs de rente.

— Mon bonhomme, tu ne nous entortilleras pas avec ton bagou. Notre argent, oui ou non ?

— Duraton, prends garde ! dit Delmare d'une voix sourde et irritée. Il y a longtemps que tu me fatigues ! Si tu n'es pas un lâche,